

ÉLIETTE ABÉCASSIS

Un secret du
docteur Freud

roman

Flammarion

ÉLIETTE ABÉCASSIS

Un secret du docteur Freud

« Il est temps pour vous de partir. »

Vienne, mars 1938. Sigmund Freud a convoqué la Société psychanalytique pour une cession extraordinaire. Élèves et disciples sont réunis autour du maître qui s'exprime devant eux, peut-être pour la dernière fois. Il n'y a plus d'autre choix : il faut fuir l'Autriche.

Mais lui, pourquoi reste-t-il, malgré l'invasion des nazis ? Quel secret renferme la lettre retrouvée par son fils ? Comment Marie Bonaparte parviendra-t-elle à le convaincre de partir ? Qui est le mystérieux Anton Sauerwald ?

Aux heures les plus sombres de l'Histoire, ce roman passionnant offre une nouvelle vision du père de la psychanalyse.

Flammarion

Un secret du docteur Freud

DU MÊME AUTEUR

- L'Or et la Cendre*, Ramsay, 1997.
Petite métaphysique du meurtre, PUF, 1998.
La Répudiée, Albin Michel, 2000.
Qumran, Albin Michel, 2001.
Le Trésor du temple, Albin Michel, 2001.
Mon père, Albin Michel, 2002.
Clandestin, Albin Michel, 2003.
La Dernière Tribu, Albin Michel, 2004.
Un heureux événement, Albin Michel, 2006.
Le Corset invisible, avec C. Bongrand, Albin Michel, 2007.
Le Livre des passeurs, avec A. Abécassis, Robert Laffont, 2007.
Mère et fille, un roman, Albin Michel, 2008.
Sépharade, Albin Michel, 2009.
Une affaire conjugale, Albin Michel, 2010.
Et te voici permise à tout homme, Albin Michel, 2011.
Le Palimpseste d'Archimède, Albin Michel, 2013.

Éliette Abécassis

Un secret du docteur Freud

Roman

Flammarion

© Flammarion, 2014.
ISBN : 978-2-0813-4950-6

*À Janine Abécassis, ma mère,
professeur et psychanalyste,
qui a inspiré et accompagné l'écriture de ce livre.*

PROLOGUE

— Chers collègues, chers disciples, chers amis, je vous remercie d'être venus aussi nombreux pour entendre ce que j'ai à vous dire. Il est temps pour vous de commencer une histoire, différente de la vôtre, qui vous entraînera vers une nouvelle destinée. Vous allez quitter ce que vous avez de plus cher, ce que vous avez construit, votre vie, nos études, votre culture, votre langue, votre identité, vos amis, vos proches, vos habitudes : votre pays. Le cœur lourd, je vous le dis, aujourd'hui : mes chers amis, il est temps pour vous de partir. C'est un voyage sans retour qui s'impose, dont vous ne sortirez pas indemnes mais qui vous sauvera peut-être la vie. Car vous n'avez pas le choix : l'histoire a déjà commencé.

Ce dimanche 13 mars 1938, Sigmund Freud et sa fille Anna, assistés du Comité directeur de la Société psychanalytique de Vienne, ont convoqué les adhérents pour une cession extraordinaire, au siège de leur maison d'édition, situé au 7, Berggasse.

Ils sont nombreux ce soir-là. Une soixantaine de membres a répondu présent, élèves et disciples réunis autour du maître, qui s'exprime devant eux, pour la dernière fois peut-être.

Anna est assise à la droite de son père, à côté de Martin, son frère aîné. Sigmund Freud, les cheveux blancs coupés court, la barbe taillée, les petites lunettes rondes autour des yeux intenses, vêtu comme d'habitude avec élégance, a salué les uns et les autres, serré des mains et embrassé ceux qu'il connaît si bien.

Il a échangé quelques mots affectueux avec Edith et Richard Sterba, révoltés par la situation de l'Autriche depuis son annexion par l'Allemagne. À Richard, qui a été nommé membre extraordinaire de la Wiener Psychoanalytische Vereinigung, il donne une poignée de mains fraternelle, une dernière sans doute, car il le sait décidé à partir en exil avec sa femme et ses enfants. Même s'ils ne sont pas juifs, ils refusent de collaborer avec les destructeurs et de présider des sociétés analytiques *aryanisées*. Le pays est devenu dangereux pour ceux qui pratiquent la psychanalyse. Tous avaient espéré un plébiscite pour que le peuple s'exprime à propos de l'indépendance de l'Autriche. Mais le chancelier a démissionné et les croix gammées sont apparues sur tous les murs.

Il est urgent de fuir. Ernest Jones, exégète et biographe du maître, doit arriver en avion trois jours plus tard, par Prague, avec des nouvelles : il a fait le nécessaire auprès du ministre de l'Intérieur britan-

nique pour que la famille, les domestiques et les médecins de Freud, ainsi qu'un certain nombre de disciples et leurs proches puissent émigrer et travailler en Grande-Bretagne. Ils y seront accueillis à bras ouverts – si les nazis leur accordent le droit de partir.

Avec nostalgie, Freud serre les mains de ses amis, car il se souvient des tout débuts de l'association, lorsque la « Société psychologique du mercredi » organisait des réunions chez lui, en soirée. Avec des élèves aussi brillants que Carl Gustav Jung, Sándor Ferenczi ou Karl Abraham, il avait décidé d'officialiser les rencontres et de créer la Société psychanalytique de Vienne.

Ses amies aussi s'y étaient affiliées. Sabina Spielrein, la patiente de Jung, Lou Andreas-Salomé, et Eugénie Sokolnicka qui avait été envoyée en France pour y enseigner la psychanalyse, et la pratiquer avec des écrivains aussi célèbres qu'André Gide et de futurs analystes comme René Laforgue. Et, bien entendu, la plus dévouée et la plus assidue de ses élèves, la princesse Marie Bonaparte.

Un jour, grâce aux dons d'un mécène, l'Internationaler Psychoanalytischer Verlag, la maison d'édition de Freud, avait été créée, avec l'Association psychanalytique internationale, dont Carl Gustav Jung était le président. Il y avait eu des congrès, des conférences, des réunions. Des nouvelles recrues et des disciples qui avaient essayé parfois de promouvoir leurs idées personnelles. Il y avait eu des combats,

des dissensions, des démissions, et des exclusions, des amitiés passionnées, de grandes envolées, des progrès scientifiques, des communications étonnantes, des avancées dans la considération de l'âme humaine – et des déceptions.

Et toujours, ceux qui l'adulaient, et ceux qui le contestaient. Ceux qu'il aimait et ceux qui l'aimaient. Ceux qui l'avaient quitté, et ses fidèles d'entre les fidèles.

Il se souvient aussi du moment terrible où Jung avait été démis de ses fonctions lors du IV^e Congrès. Comment imaginer qu'il serait un jour séduit par l'idéologie nazie ? Lui qui était le plus brillant de ses élèves, avec qui il avait passé des jours et des nuits à discuter, le plus créatif aussi, le plus ouvert aux idées nouvelles, comment avait-il pu adhérer à la barbarie ?

Après les premières phrases prononcées dans le silence le plus total, il y a un moment d'effroi. Parmi les visages remplis d'inquiétude, Freud reconnaît ses fidèles compagnons et il sent le réconfort de leur présence. Ils sont là. Ceux qui l'ont suivi dès la première heure, ceux qui se sont joints à lui en cours de route, et les derniers venus. Ceux qui ont cru en lui. Ceux qui ne l'ont jamais quitté. Ceux qui iront jusqu'au bout. Ceux qu'il ne reverra jamais.

Paul Federn, toujours prêt à le remplacer dans les instants difficiles où la maladie fait ses ravages. Près de lui se tient Eduard Hitschmann, l'ami de Paul,

qui venait déjà du temps de la Société du mercredi. Lui aussi cherche à se réfugier à Londres. Tournant la tête du côté de ses enfants et de la jeune génération, il aperçoit leur amie très chère, Jeanne Lampl-de Groot, qui fait partie des élues qui ont reçu l'un des neuf anneaux distribués par le maître. Son mari assis à ses côtés, très aimé de toute la famille Freud, vient souvent chez eux, en raison de son amitié avec Martin. Non loin de lui, se trouve Heinz Hartmann, le psychiatre qu'il proposa d'analyser s'il consentait à rester à Vienne : l'un des chefs de file de la génération montante...

Toutes ces chères âmes et tant d'autres sur lesquelles il n'a pas le temps de s'appesantir, ses amis, ses élèves, ses disciples !

Et Sigmund Freud reprend la parole, dans la douleur de sa mâchoire en métal et la souffrance de son cœur. Il cherche les mots pour les convaincre et soudain, ceux qui lui apparaissent sont ceux qu'il a entendus dans sa famille, des générations de persécutés qui ont fui les pogroms. De ces mots qu'on croit appartenir au passé, et qui refont surface, sans qu'on les entende vraiment, et pour exprimer l'indicible. Les Juifs sont pourchassés. Pourquoi ? Parce qu'ils sont juifs. Comment le comprendre, d'un point de vue psychanalytique ? Et que faire, lorsque tout semble perdu ?

Un message lui vient à l'esprit. Il vient d'un autre temps, d'un autre pays, quelque chose de lointain et de proche, qui lui paraît familier. Et puisque Vienne

les chasse, puisque son pays qu'il aime tant et auquel il a cru ne veut plus de lui, puisqu'il a été envahi par les nazis, et puisque l'horreur s'étale chaque jour devant eux, Freud, de sa voix vacillante, s'exprime ainsi, lorsqu'il s'adresse aux membres de l'Association dans le silence et la stupeur :

— Chers disciples, je n'ai pas besoin de vous décrire la situation dans laquelle se trouve la psychanalyse, vous avez tous pu constater que l'heure n'est plus à l'espérance d'une vie meilleure pour nous tous ici. Le bateau est en train de sombrer et je me rallie aux conseils de mon excellent ami Ernest Jones, en référence au malheureux Titanic. Ainsi donc, il faut vous sauver car il y va de votre survie.

« J'ai longtemps espéré que la ville qui a vu naître cette noble science du psychisme se redresserait en chassant l'occupant nazi mais je sais maintenant qu'il n'en est rien. C'est pourquoi je vous ai rassemblés ici. Pour vous dire que j'ai apprécié tous les moments passés avec vous. Et aussi pour vous annoncer qu'il est temps d'arrêter de nous voir.

« Mais avant tout, sachez une chose. Nous autres Juifs, nous avons toujours cherché à respecter les valeurs spirituelles. Nous avons préservé notre unité à travers des idées et c'est à elles que nous devons d'avoir survécu jusqu'à ce jour. Nous avons su vaincre la fatalité de la bestialité humaine qui s'étend sur nous au cours des siècles !

« Nous allons donc suivre l'exemple de Rabbi Yochanan ben Zakkai, le grand maître du Talmud qui a toujours été pour moi l'un des témoignages les plus significatifs de la geste de notre peuple. En effet, pendant que les Romains assiégeaient Jérusalem, cet enseignant se rendit auprès de Titus et obtint de lui l'autorisation d'ouvrir la première école où l'on transmettait l'interprétation de la Torah, à Yabnèh. À partir de ce moment, ce livre se transforma en patrie spirituelle du peuple dispersé.

« Et vous, chers amis, chers disciples, lorsque vous quitterez la ville, où que vous soyez dans votre exil, vous fonderez des sociétés chargées d'organiser des colloques internationaux autour de nos écrits. Vous organiserez des conférences et vous publierez des livres. Vous discuterez entre vous, vous vous réunirez, tout comme nous le faisons ici à Vienne. Ainsi, nous survivrons et la psychanalyse aussi ! Par-delà la mort, nous resterons vivants !

« Adieu mes chers et fidèles amis et que l'avenir vous soit favorable !

Freud considère son assistance avec émotion, puis son regard se tourne vers ses enfants, Martin, son fils aîné, et Anna qui essuie ses larmes. Que vont-ils devenir ?

Tout préoccupé par ses pensées, il ne voit pas qu'au fond de la salle, un homme isolé, que personne ne semble connaître, paraît très attentif à ce

qui se déroule ce soir-là. Un homme d'une trentaine d'années, aux lunettes rondes et aux cheveux clairs, qui observe tout de ses yeux gris, les sourcils froncés, et qui se penche vers son voisin, Richard Sterba :

— Pourquoi vous êtes-vous fourvoyé avec ces Juifs ?

1.

— Puis-je avoir une tasse de thé? demande Martin, le pistolet sur sa tempe.

L'homme qui le braque de son arme se retourne vers ses acolytes, l'air interrogateur. Il y a une discussion, qui porte sur la question du jeune homme. La réponse finit par être mise au vote. Finalement, ils décident de lui accorder ce qu'il demande, à condition toutefois qu'il fasse la vaisselle.

Martin sirote son breuvage, en observant ses adversaires. Son père aurait désapprouvé cette lubie de boire du thé au moment le plus incongru. Il n'aurait pas compris d'où venait ce sang-froid associé à une certaine fantaisie. Sans doute de sa mère, Martha, qu'il aime tant. Avec ses cheveux bruns et épais, ses yeux sombres et sa bouche charnue, il lui ressemble de manière frappante. Ne lui a-t-elle pas donné un prénom proche du sien? Que deviendrait-elle s'il lui arrivait quoi que ce soit? Puis il pense à son père, malade, qui doit l'attendre chez

lui, à quelques numéros de là. Il tente de réfléchir, à toute vitesse.

L'individu qui le menace fait partie de ces vagabonds qui profitent de l'Anschluss et de la pagaille semée par l'arrivée des nazis depuis ce 12 mars 1938 pour piller les Juifs. Celui-ci est entré par effraction dans la maison d'édition de son père.

Martin, quant à lui, y est depuis tôt le matin afin de détruire les documents secrets du docteur Freud, qui ne doivent être trouvés à aucun prix par les nazis. Mais il a été interrompu dans sa mission par la découverte d'une lettre, adressée à son père, qui l'a plongé dans la plus grande perplexité. Il a commencé à la parcourir, en ayant conscience qu'il n'aurait pas dû le faire, que le paquet de lettres dans laquelle elle se trouvait avait été égaré – ou caché ? – parmi les documents bancaires, que son contenu ne le regardait pas. Cependant, il n'a pu s'empêcher de s'y attarder.

C'est alors que, par une étrange coïncidence, comme pour le punir, la bande de pillards est arrivée, et que l'homme a saisi son arme, qu'il pointe à présent vers son cœur.

Les nazis se sont emparés de la ville, cette ville si imposante avec ses rues ordonnées, ses bâtiments carrés, cette ville vibrante, riche en mémoire et en art et pourtant tellement vulnérable. La nuit est trouée de cris et de bruits de mitrailleuse. Chaque fois qu'il se rend chez son père, Martin aperçoit la croix gammée peinte sur la porte qui donne sur le 19, Berggasse, et

les nazis postés sur le toit de l'immeuble. Depuis l'Anschluss, les lois antijuives ont été promulguées, les persécutions ont commencé, et leur ravage est aussi terrible que celui qui dévaste l'Allemagne. Les Juifs sont les victimes de voyous qui en profitent pour les persécuter et les dépouiller. On leur confisque leurs biens. On détruit les synagogues. On les expulse ou on les tue, sans qu'aucun pays ne se soulève contre l'envahisseur. L'émigration semble être la seule solution, pour ceux qui ne veulent pas mourir, mais elle est rendue presque impossible par les lois en vigueur.

Du premier étage, dans son vaste appartement rempli des trésors accumulés au cours des cinquante dernières années, Sigmund Freud reste, pensif, à observer ses innombrables statuettes, sans se décider à partir. Les nazis ont brûlé ses livres sur les découvertes de la psychanalyse avec les œuvres de Kafka, de Stefan Zweig, du « Juif Heine » comme ils l'appellent, et même de Karl Marx et de ses continuateurs. Ils ne se sont pas contentés de détruire les ouvrages qui restent à Vienne mais ils ont réussi à en faire revenir un plus grand nombre de Suisse où ils étaient censés être en sûreté. Non seulement ils les ont brûlés, mais ils lui ont fait payer la somme qu'a coûtée leur transport jusqu'à Vienne.

Cette haine, cette violence, qui les en aurait crus capables ? Les Viennois, qui ont ouvert leurs portes à de nombreuses populations étrangères, sont considérés comme les plus accueillants des peuples européens. L'empereur François-Joseph lui-même n'est-il pas intervenu pour déclarer : « Je ne tolérerai pas

N° d'édition : L.01ELKN000506.N001
Dépôt légal : août 2014